

Danielle Fournier, Francine Chicoine, Sylvain Rivière

Yvon Paré

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2006). Compte rendu de [Danielle Fournier, Francine Chicoine, Sylvain Rivière]. *Lettres québécoises*, (122), 29–30.



☆☆☆☆

Danielle Fournier, *Le chant unifié*,
Montréal, Leméac, coll. « Ici l'ailleurs », 2005, 152 p., 14,95 \$.

Écrire et se dire en se mesurant au langage

Danielle Fournier a effectué un séjour au monastère de Saorge, dans les Alpes-Maritimes. Un moment de réclusion, de solitude pour confronter le langage et l'écriture.

Une cellule, un monastère du XVII^e siècle où les mots prennent du poids et de la densité. L'écrivaine s'abandonne à des réflexions qui débouchent sur des phrases et des images qui la hantent. « Les souvenirs sont remontés et, avec eux, des moments de bonheur. Et, aussi, ceux de la désespérance. » (p. 12)

Un abandon, mais, surtout, un retour sur soi. « J'ai été convoquée, de toute évidence, à entendre ce qui parle en moi. » (p. 11) Des souvenirs emportent ces chants qui s'élèvent en spirales. « J'ai réuni mes vivants et mes morts, les ai retrouvés, égarés dans ma mémoire. » (p. 15)

On peut imaginer des vagues qui ramènent obstinément les mêmes douleurs et ces questions impossibles à cerner. « La poésie n'est pas un genre, mais une manière de vivre, d'être au monde. » (p. 41)

Cette « descente au texte » ne repose sur aucune nécessité narrative. Fournier s'abandonne à ces espaces qui la portent pour explorer, se livrer à cette non-écriture d'où va jaillir l'écriture. Et les mots, les sons, surtout dans un pays étranger, se gonflent de sapidités nouvelles. « Nous ne parlons qu'une seule langue, une langue qui contient toutes les autres. » (p. 50)

Écrire, peu importe le lieu, devient une confrontation de soi avec l'ange, un combat avec soi et un ancrage. « J'écris pour garder présents ceux et celles qui m'habitent et ont fait ce que je suis. » (p. 50)



DANIELLE FOURNIER

PROFIL DE VIE

Danielle Fournier secoue « les images de pierre issues de l'enfance, le rêve de la beauté et l'échappée des rondeurs d'automne » (p. 82). Elle se heurte à des

visages et à des blessures qui ont mal cicatrisé. Le corps est un terrible palimpseste. Son texte devient une saisie de l'âme. S'impose alors la plainte, le souffle qui déchire les apparences et révèle l'être dans sa quintessence. « [...] Cette mémoire fragmentée intérieure et affective que l'on se murmure dans les profils de l'ombre au creux d'un lit. » (p. 95) « Je m'acharne à vouloir m'habiter. Dois-je faire appel à l'ombre des mots sur la page pour m'aider à trouver qui je suis? » (p. 115)

Ces chants ramènent l'écriture à soi et hors de soi. L'un est l'autre. Une écriture comme un continent qui bouge imperceptiblement sans jamais se transformer. « Je tente de marquer les heures de choses simples, de tendresses, de petites douceurs, d'une main posée volontiers sur l'autre pour imprimer l'appartenance au monde des vivants. » (p. 97)

MUTATION

Son « je » mute en « il » dans de petits textes qui jalonnent la réflexion. Une manière de se protéger et de s'apaiser. Peut-être, quand l'être prend l'eau, quand l'âme s'affole, il reste ces défenses pour résister et « [...] réaménager son expérience au monde et son expérience du monde » (p. 27).

Danielle Fournier ne peut pousser plus loin le questionnement et la franchise. Un témoignage saisissant, un texte d'une vérité que l'on rencontre peu souvent sur sa route de lecteur. Une musique qui s'oublie difficilement. On traverse ces chants en caressant chaque phrase qui se retourne, devient une sentence qui vit, palpète hors du texte. Une expérience de lecture unique.

« Je suis vivante et ne comprends pas comment il se fait que je le sois encore, que je puisse rester debout, balayée par les vents intérieurs et les courants isolés tenus au plus près de la poitrine. » (p. 145)

☆☆☆☆

Francine Chicoine, *Carnets du minuscule*,
Ottawa, David, 2005, 156 p., 15 \$.

Pour surprendre et voir autrement son monde

Francine Chicoine s'émerveille des oiseaux qui peuplent le jardin, de la lumière qui coupe le souffle au matin, des écureuils tapageurs, des mouches envahissantes et de cet univers qui vit près de soi.

Un regard amoureux qui tient du haïku que fréquente cette écrivaine, de purs moments de contemplation et de méditation.

Du rampant ou du grim pant, de la fleur ou de la feuille, du brin d'herbe ou du tronc d'arbre, du conifère ou du feuillu, on ne sait pas ce qui est le plus odoriférant. Ça vient de partout, de l'air et du sol, de l'eau et du sous-bois, ça vient d'en haut et ça descend, ça vient d'en bas et ça se répand, c'est tout mêlé, de cime en sol, d'humus en canopée, un parfum suave.

capiteux qui flotte dans le pressoir d'odeurs de l'après-pluie. Un torrent d'odeurs dans un nez qui tantôt vaquait à l'air du mois d'août et qui maintenant l'évoque. (p. 72)

Printemps, été, automne, hiver se bousculent avec leurs enchantements. Les saisons se suivent. Tout naturellement, le lecteur glisse vers le printemps, ce monde qui se liquéfie et se régénère à une vitesse étourdissante en terre du Québec.

LE VERDICT

Et voici que nous basculons dans le *Livre dernier*. Un coup de massue! Le lecteur perd l'équilibre. Le verdict résonne comme un glas. Aucune espérance de survie. La fidèle observatrice des jours devient la cible de ce tireur fou qu'est le cancer. Événement clinique, statistiques au ministère de la Santé et des Services sociaux, mais drame chez cette femme qui posait à peine la main sur la retraite et se promettait d'explorer les mots sous toutes leurs coutures. L'avenir s'avale et les horizons s'effacent. « J'ai mal à mon territoire intérieur envahi par l'angoisse, là où j'essaie de me concentrer pour continuer d'exister, mais là où se retrouve la brèche. J'ai mal à mon absence d'avenir. J'ai mal à ma lucidité. » (p. 119)

Les mots battent de l'aile devant la mort, les mots s'enfuient. Comment oublier la douleur du corps qui emporte tout? La narratrice n'est plus le regard amoureux qui fait exister les choses. Elle s'efface, avalée par la maladie, ce printemps qui la saigne. La fin du monde se profile. Reste les gestes ultimes, la liquidation de tout ce qui faisait l'existence, la résignation. La vie est d'une fragilité qui fait mal.

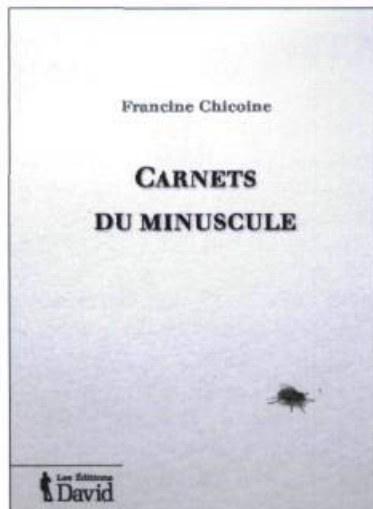
Il y a des mélures dans ma tête, je ne sais plus où se trouve la réalité. Partout, sans doute. Je n'ai plus tellement envie de parler. N'en ai plus besoin, je pense. Est-il possible que j'en sois rendue plus loin que l'expression? On dirait que j'habite le silence... et que le silence est plein. (p. 140)

Les objets alors murmurent et témoignent. Ils ont tout vu. Ils savent depuis toujours. L'oreiller, un collier, des lunettes et les mésanges portent l'histoire de cette femme, comme la terre, dans ses strates, recèle la marche de l'humanité. Cet animisme permet de connaître cette femme secrète. L'observatrice, l'amoureuse du quotidien devient un sujet, un objet à la limite, des vibrations dans les à-coups du temps.

Surtout, cette amoureuse de la vie sait être juste, touchante et émouvante quand elle décrit les moments anodins et essentiels, oublie son côté moralisateur. Des textes aussi qui auraient pu être poussés plus loin.

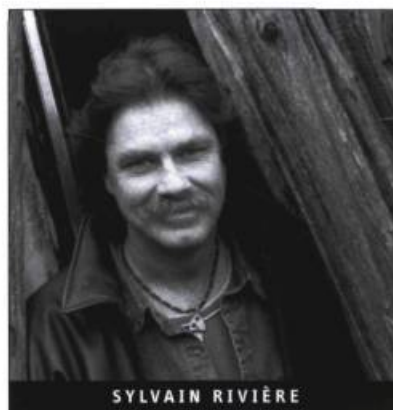


FRANCINE CHICOINE



☆
Sylvain Rivière, *Contes de braises et de frimas*, Longueuil, Humanitas, 2005, 112 p., 17,95 \$.

Quand le plumage masque la maigreur du propos



SYLVAIN RIVIÈRE



Dans *Contes de braises et de frimas*, Sylvain Rivière ramène les québécois, les vagabonds qui sèment la parole et les histoires à dormir debout. Des personnages très nombreux dans son théâtre et dont le verbe est la seule richesse.

Les femmes et les hommes de ces contes prédisent les tempêtes, apprennent à voler, fornicent comme ils respirent, cherchent un filon de pays et se transforment plus ou moins en héros et en mythes.

Onze contes portés par une parodie de langue gaspésienne, une poutine plus ou moins indigeste. Certains ont déjà sorti l'encensoir en parlant de la langue forte et épicée de Sylvain Rivière. Voyons voir...

À chaque fois, bien inutilement d'ailleurs, monseigneur Roy y allait d'un prône à son égard, question dans un premier temps de conserver son poste face aux autorités archevêchiales de Gaspé, de voir protéger, dans un second temps, la vertu des filles-fleurs du pays, ces femmes-bonbons sucrées à soubait et

collantes à l'excès, ne demandant qu'à fouler le foin aux tasseries des fanis orgasmiques d'un coup de rein bien placé, fleurant bon le mortel péché et le jus de cerises frelaté pour la circonstance, de petites vites en passage de sapin dans la diagonale de la fêlure de l'œuf cosmique en plein jour de fin de mois on ne peut plus critique. (p. 44-45)

Un verbiage qui étouffe par ses effets de jambes et son racolage grossier. Des histoires de cul épicées d'un certain nationalisme, d'une ébauche de pays qui s'aplatit sous les charges langagières du conteur. Un peu triste et dépassé.